



**Anne Baudart**  
*Socrate et Jésus*



[ POCHE - LE POMMIER ! ]



*Socrate et Jésus*

## **Du même auteur**

*Création de Dieu*, traduction et postface, Paris, Maren Sell, 1991.

*La Philosophie politique*, Paris, Flammarion, coll. « Dominos », 1996.

*La Morale et sa philosophie*, Paris, Flammarion, coll. « Dominos », 1998, Prix Moron de l'Académie française; 2<sup>e</sup> édition, Paris, Vrin, 2004.

*Socrate et le socratisme*, Paris, Armand Colin, coll. « Synthèse », 1999.

*Sur les chemins de la vérité*, Paris, Le Pommier, coll. « Quatre à Quatre », 1999.

*Qu'est-ce que la démocratie ?*, Paris, Vrin, coll. « Chemins philosophiques », 2005.

*Naissances de la philosophie politique. Athènes, Rome...*, Paris, Le Pommier, 2006;

*Naissances de la philosophie politique et religieuse*, édition augmentée, « Poche », 2016.

*Qu'est-ce que la sagesse ?*, Paris, Vrin, coll. « Chemins philosophiques », 2013.

Couverture : Bianca Gumbrecht/Lunapark

Mise en pages : Nord Compo

Relecture : Valérie Poge

Cet ouvrage est initialement paru aux Éditions Le Pommier, dans la collection des Essais, en 1999, avec l'ISBN 978-2-7465-0026-6.

La présente édition a été augmentée d'une postface.

© Le Pommier, 1999

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-1659-5

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

[www.editions-lepommier.fr](http://www.editions-lepommier.fr)

**Anne Baudart**

*Socrate et Jésus*

*Passeurs d'universel*



**[ POCHE-LE POMMIER ! ]**



*À Jean*



## Avant-propos

Cet essai ne part pas de présupposés de foi et n'exige pas une adhésion religieuse pour être lu et compris. Il procède d'un désir de rencontre de personnages d'exception, de méditation de leurs propos, de réflexion sur des conduites hors du commun. Il va au-devant de Socrate et Jésus, avec une certaine innocence du regard, une volonté de ne pas se laisser envahir par le poids vertigineux des commentaires ou arrêter par la complexité insigne du parallèle.

Socrate et Jésus parlent à tous mais aussi aux philosophes, épris d'intelligibilité rationnelle, d'interprétation rigoureuse. Ils témoignent chacun d'un mode d'expression inédit de la vérité, de la piété et de la justice, pour lesquelles ils ont donné chacun leur vie, selon le chiffre de leur singularité et le sens propre de leur mission.

Mais qui furent-ils donc ? Quel mode d'appréhension suscitèrent-ils ? Quel message de sagesse délivrèrent-ils ? Quelle vérité morale ? Quelle postérité ouvrirent-ils, quels débats autour de leur être ? Peut-on toujours les rapprocher ? Se rattachent-ils à des cultures divergentes, opposées ou complémentaires, compatibles ou incompatibles, comme celles d'Athènes et Jérusalem ? Pourquoi certains Grecs ont-ils méconnu radicalement Jésus ? Et dans la philosophie moderne – notamment celle des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles –, comment

s'opère le rapprochement entre Socrate et Jésus ou, au contraire, comment est montrée du doigt leur dissemblance ? Enfin, quel peut être aujourd'hui l'impact de telles interrogations dans l'univers désenchanté qui est le nôtre ?

Pas de philosophie hier et aujourd'hui sans Socrate ; pas de religion chrétienne sans Jésus. Aux origines, philosophie grecque – d'obédience socratique ou platonicienne – et christianisme se sont affrontés parfois comme doctrines rivales, voire totalement antagonistes, ou, au contraire, ont donné lieu à un syncrétisme visant l'absorption, par annulation de sa différence, de l'un des deux héros fondateurs. Alternent alors curieusement un Socrate « christianisé » et un Jésus hellénisé, un Socrate annonçant et préparant le Christ, dessiné comme son ébauche, et un Jésus déclaré plagiaire de l'hellénisme, par les Grecs rétifs aux deux religions du Livre.

Au cœur des deux individus, personnalités de l'« histoire mondiale », tournants de l'histoire dite – au XIX<sup>e</sup> siècle – universelle, se joue et se noue un dialogue possible ou impossible selon les heures, les courants, les attentes, les frustrations. Par-delà les individus – bien souvent énigmatiques – les brèches qu'ils ont ouvertes sont ici des foyers vivants et renouvelés d'exploration, d'investigation, d'étonnement.

Jésus, héritier du judaïsme, dit « accomplir » la Loi et non l'« abolir ». Le christianisme lui doit l'existence et une spécificité interprétée, du vivant même de Jésus, comme un parjure de la Loi juive. Pour quelles raisons ?

Jésus, comme Socrate en un autre temps, une autre culture, fut accusé d'impiété, de corruption de

la jeunesse ou du peuple, de détournement de la vérité officielle. Tous deux ont été dits « sorciers », maîtres en goétie, charlatans, imposteurs. Quelle était donc la teneur de leur message pour que pareille accusation ait pu prendre corps et conduire au procès, puis à la mort, les deux protagonistes d'une spiritualité nouvelle et irrecevable à son heure d'expression ?

Prophétisme de Socrate et de Jésus ? Ils annoncent ce que l'on ne peut ou que l'on ne veut pas entendre. Leur parole de vérité scelle sa marque dans les esprits et les cœurs de ceux qui les approchent, les côtoient. Ils ouvrent à une temporalité autre, à une histoire renouvelée, marquée de leur sceau novateur. Leur singularité première consista, sans doute, à œuvrer toujours selon la rectitude de la parole proférée, même si cette dernière ne fut pas, et n'est peut-être pas encore aujourd'hui, comprise dans sa plénitude et son exhaustivité. Le sera-t-elle jamais ? Fondateurs de morale, de sagesse, inspireurs d'une mystique inédite et forte de l'exemple donné, Socrate et Jésus marquent l'histoire occidentale de leur empreinte.

Socrate, à la différence de Jésus, n'ouvre pas à une religion. Celle d'Athènes lui suffit. Seulement, il invoque un dieu – son *daimôn* ou son *daimonion* – inconnu, et qui dérange. Masque de Socrate, son double, qui parfois fait écran à la parole proférée, en diffère le sens et la portée ? Ruse suprême de l'ironie socratique ou vérité d'essence religieuse, voire de foi personnelle ? Pourquoi, en effet, cette divinité privée invoquée à tant de reprises par le philosophe d'Athènes, et non superposable au dieu de Delphes, Apollon, comme il s'ingénie, parfois, à le faire croire ? Quel est son vrai visage, si elle en a un ? Socrate et Jésus, selon

les subtilités du paradoxe, s'affirment serviteurs du dieu ou de Dieu. Abîme, sans doute, entre les divinités et entre les conceptions du divin ? Signe en tout cas que l'un et l'autre indiquent un chemin, difficile d'accès, vers ce qui transcende l'homme.

Personnalité trop individuelle dans une cité où la singularité n'a pas d'assise, Socrate ne pouvait que susciter la méfiance et l'opprobre. Il ne pouvait que connaître le sort d'une mort décidée par le tribunal démocratique, succédant à l'interdit de parole publique promulgué cinq ans avant, en 403, par l'oligarchie des Trente. La fin de la guerre du Péloponnèse en 404 avait affaibli Athènes. Elle l'avait même livrée à Sparte, son ennemie de longue date. Soucieuse de se refaire, la capitale de l'Attique, moribonde, ne pouvait tolérer en son sein la vigueur d'une critique acérée, la force d'un homme qu'aucun régime ne pouvait affaiblir ou faire dévier de sa voie. Socrate devait périr. Comme lui, mais en Palestine, terre occupée et colonisée par l'Empire romain, Jésus va à l'encontre de ce que l'on croit et sait, pire de ce que l'on croit savoir d'une certitude sans appel. Il affirme des vérités incompatibles avec son judaïsme d'appartenance. Il ne pouvait, lui aussi, que susciter la méfiance et l'opprobre de ses pairs, attiser contre lui les mécanismes de persécution et de rejet.

L'un et l'autre n'ont, à certains égards, aucun point commun. Jésus se dit Fils de Dieu, envoyé du Père, Messie, Sauveur du monde. Socrate dit ne rien savoir, n'avoir pas de disciple. Or, ils sont légion à le suivre de son temps et après. Les socratismes connaissent depuis l'an 399 avant notre ère une longue et déroutante floraison. L'histoire est-elle alors pavée des malentendus, des contresens qui enserrent de toutes parts ces

existants hors du commun et irréductibles, au fond, aux enfermements notionnels, confessionnels, politiques ou doctrinaux ?

Socrate et Jésus intriguent aujourd'hui encore, dérangent, bouleversent nos acquis, nos conduites frileuses de repli sur soi, nos égoïsmes, nos revendications identitaires. Ils nous invitent à nous interroger sur nous-mêmes d'abord, autant que sur nos sociétés, cultures et mentalités. À ce titre, ils n'ont pas vieilli. Le temps ne les a pas absorbés ou réduits à un point aisément assignable. Ils sont de tous les temps. Leur énigme appelle autant l'attention que le respect prudent, suscité par une altérité résistant à la classification ou à la clarté distincte et, somme toute, reposante, de la définition.

Figures atypiques, Socrate et Jésus suscitent l'étonnement et un de ses corollaires féconds pour la pensée comme pour l'action, l'émerveillement. Ils nourrissent un imaginaire en mal de « statues » ou de « génies ». Aujourd'hui, le « désenchantement » ressassé du monde ne peut que leur conférer un regain de pertinence, de jeunesse, de souffle, c'est-à-dire d'âme. Ils incarnent, peut-être, ce « supplément d'âme » dont notre époque a besoin pour se reprendre et se repenser à l'aune de deux fondations aussi anciennes qu'actuelles, aussi lointaines que proches, pour se reprendre simplement à espérer. Par leur jeunesse, Socrate et Jésus raniment la flamme d'une culture qui s'est complu si souvent dans une amère désespérance, vautrée, jusqu'à en presque mourir, dans les cendres de ses déconstructions.

Cet essai s'arrête aux fondements comme à la genèse de deux courants de pensée, de deux traditions, qui s'abreuvent à ces individus d'exception, qui

ont infléchi, pendant plus de deux millénaires, notre histoire et qui continuent aujourd'hui d'alimenter la réflexion et le questionnement : la voie du « socratisme », c'est-à-dire de la philosophie grecque occidentale, et la voie du « christianisme » latent ou manifeste. Judéo-grecque, la culture chrétienne de l'Occident doit beaucoup, qu'elle le sache ou non, le veuille ou non, à Socrate et Jésus.

Ils symbolisent, à eux seuls, deux continents, deux aires spirituelles qui ne manquent pas de fasciner, de nourrir l'imaginaire comme l'inquiétude de la réflexion : Athènes et Jérusalem. Suivant la rudesse ou la douceur des temps, les deux cités de référence s'unissent ou se combattent, se copient ou se posent dans une farouche et irréductible différence, se livrent alors une guerre sans merci ou tentent de s'absorber mutuellement.

Du socratisme antique puis chrétien, si présent chez Augustin, Montaigne, Pascal ou Malebranche à l'interprétation de Socrate et Jésus par Rousseau, Hegel, Kierkegaard ou encore Nietzsche et Bergson, des voies de recherche, des pôles de questionnement se dessinent et surgissent, aux ramifications sinueuses mais vivaces. Chaque époque, chaque crise de la culture aime à brandir le modèle ou l'antimodèle de Socrate, mesuré à celui, plus tardif, de Jésus, pour en souligner soit l'absolu contraste, la pure dissemblance soit, au contraire, l'étrange proximité, la déroutante analogie. Ils concentrent, par leur relation, affirmée ou niée, exhibée ou tenue secrète, les enjeux les plus anciens et les plus modernes à la fois de nos débats.

S'arrêter auprès d'eux est peut-être le plus sûr moyen de résister à nos tendances à l'aveuglement, à

l'enfermement dans des sphères déclarées faussement étanches, bref, à nous élever au-dessus des passions et des vindictes, celles-là mêmes qui ont conduit naguère des hommes, nos pairs, à déclarer inaptes à vivre dans leur société deux hommes que tout oppose et pourtant que tout rapproche, Socrate et Jésus.

Pour offrir au lecteur une relation vivante entre Socrate et Jésus, nous choisissons dans un premier temps de faire parler les origines grâce aux enquêtes mettant au jour des personnalités et des sagesse hors du commun, éprises d'un message universel et éternel. Nous leur donnons ensuite la parole, intempestive toujours, débordant infiniment leur espace-temps local et circonstancié. Paroles qui interpellent aujourd'hui encore comme elles interpellaient hier, avec une force vive inaltérée. Bien sûr, il importe, en dernier lieu, de se pencher sur les interprétations que l'histoire a laissées de leur rencontre. Socrate annonçant Jésus ? Jésus irréductible à la sagesse humaine, ce qui rend alors Athènes et Jérusalem étrangères l'une à l'autre ? Ou encore Socrate vu, aujourd'hui, comme un maître incontesté, à la sagesse pérenne et Jésus le fondateur d'une religion à la visée universelle ? En bref, que retient-on pour tenter de mieux vivre et mieux penser dans un monde qui, par-delà les apparences, se montre toujours en quête de spiritualité forte ?



Première partie  
Aux origines



# Chapitre I

## Enquêtes

### **Mythe et histoire**

Socrate et Jésus appartiennent et à l'histoire et à la légende sans qu'on puisse démêler toujours la part respective de l'une et de l'autre, sans qu'il faille, sans doute, tenter même d'en dresser les frontières étanches. La légende se définit le plus communément comme un récit où se mêlent fiction et vérité, construction de l'imagination et narration du fait repris, transformé par le temps et par ceux qui relatent. Sans doute la légende est-elle souvent sujette au doute ou à la défiance, reléguée même parfois au rang de « mauvaise histoire », par déficience ou faiblesse de l'enquête ou exagération de la faculté d'imaginer. Néanmoins, il semble que l'esprit humain ait besoin de l'entretenir pour asseoir et perpétuer le souvenir de l'histoire initiale. Démêler ce qui revient à l'un ou l'autre genre littéraire confine parfois à l'impossible et au non-souhaitable. Retrouver leurs liens, leurs nœuds d'entrecroisement semble infiniment plus fécond qu'une démarche de section radicale.

Enquêter sur Socrate et Jésus suppose que l'on respecte – sans chercher à la réduire ou à l'évacuer –, la part d'énigme qui entoure l'un et l'autre personnage historique et métahistorique, réel et imaginaire à la fois, circonscrit dans le temps et l'espace d'une culture

et les débordant infiniment. Il en va même ici d'un axe méthodologique et d'un impératif éthique, d'un devoir de l'esprit et d'une norme de l'action ou de l'investigation.

Ainsi, la voie du mythe, entendu comme un mode de récit narratif rapportant les faits et gestes de personnages réels ou imaginaires – héros, dieux, demi-dieux, personnages hors du commun – ou encore comme récit obéissant au dessein d'exprimer sous une forme imagée ce que le simple concept ne peut traduire, sera-t-elle souvent explorée et parcourue. Le *muthos* grec (de *muthein*, « raconter ») est, certes, primitivement oral. Il désigne d'abord la parole, le discours puis – après Homère – la fable, la légende, la fiction, le récit non historique. Il porte et transmet la culture d'un peuple, façonne sa mémoire et son identité. Il ouvre à la connaissance d'un temps d'avant le temps, celui des origines. Il exprime une certaine vérité irréductible à tout autre mode d'expression. Il peut être « un incomparable instrument d'analyse et d'enseignement [...] Pour Plotin comme pour Platon, il apparaît comme une expression commode, parce que concrète, des moments les plus difficiles de la pensée, des réalités les plus ineffables<sup>1</sup> ».

Enquêter sur Socrate et Jésus oblige à prendre en compte une pluralité d'approches, à n'en mépriser aucune : celle du mythe, polysémique et ouverte à l'interprétation, par définition ; celle de l'histoire, problématique et critique ; celle de la philosophie, rationnelle, mais non rétive en même temps à ce qui dépasse ou fonde la rationalité ; celle de l'investigation religieuse, féconde elle aussi pour l'interprétation et la critique réflexive.

## De la vision et de l'énigme

Qui oserait en effet, près de vingt-cinq siècles après la mort de Socrate, près de vingt siècles après celle de Jésus, prétendre offrir un bilan exhaustif de leur vie et de leur œuvre, si objectif, si définitif, que nul n'en discuterait plus le contenu, clore le cycle des interprétations, museler à jamais les tentatives multiséculaires de traductions et de déchiffrements de leurs personnes et de leurs messages ? Si la démarche philosophique prend sa source véritable dans l'étonnement, comme Socrate aime à le rappeler dans le *Théétète* (155d) de Platon, le mieux est de se laisser guider par lui sans crainte ou précipitation, sans goût exacerbé d'une vérité close à jamais sur ses acquis. Examiner avec attention deux des figures exemplaires de l'histoire de la culture occidentale revient à lutter contre la tentation confortable et paresseuse de suppression de leur part d'énigme. Saint Paul rappelle que l'homme ne peut connaître Dieu ici-bas qu'en « miroir et en énigme » et non en « face à face » (I Co, XIII, 16). Sur la terre des hommes, l'accès à la vérité comme à la connaissance ne peut qu'être partiel, voire équivoque.

*A fortiori* celle qui touche à l'homme-Dieu nommé Jésus, qui n'a laissé de son vivant aucune trace écrite, sinon, à deux reprises, un graphisme obscur sur le sol, lors de la condamnation violente, par le peuple, de la femme adultère. L'écriture, dont le sens demeure pour le moins abscons ici, est peut-être le symptôme d'une mise à l'écart de la vindicte collective. Jésus ne profère pas les paroles de la condamnation, ne pactise pas avec la violence populaire. Tous s'agitent autour de lui, prêts à lapider au nom de la Loi et du Bien, comme

toujours. Lui, pendant ce temps, écrit on ne sait quoi sur le sol. Désarçonnés par ce geste, tous s'en vont, un à un (Jn, VIII, 6-8). L'Évangile de Jean remarque que si l'on voulait relater en détail les actions de Jésus par l'écriture, « le monde même ne suffirait pas à contenir les livres qu'on en écrirait » (Jn, XXI, 25).

L'absence d'écrit signifie, en creux, l'ampleur d'un message irréductible à toute conservation graphique. Le silence d'écriture délivre la parole. Il traduit alors, par la négative, un excès de sens. Sans doute ce paradoxe vaut-il aussi pour Socrate, qui préfère la parole vivante à la parole morte de l'écriture, vouée d'emblée à la déformation anonyme et sans bornes du commentaire. Écrire reviendrait à se désintéresser de la parole proférée et de la réponse directe et à visage découvert de l'interlocuteur. Préférer la transmission purement orale du message revient à instaurer le dialogue comme mode privilégié du philosophe et confier à la parole le rôle d'un instrument quasi sacré et symbole de vie.

## **Le choix d'une parole vivante**

Le *Phèdre* de Platon éclaire, en effet, sur la préséance accordée par Socrate à la parole parlée sur la parole écrite. Le mythe de Thot – Hermès égyptien, dieu de la communication et inventeur de l'écriture, entre autres attributs – met en garde contre les dangers de cette dernière invention. Créée pour remédier à l'oubli, l'écriture en engendre un autre plus pernicieux que le précédent, doublé, chez ceux qui ne savent rien, de l'illusion du croire savoir. Le remède se mue alors en poison. Un même mot grec – *pharmakon* – les caractérise et relie ainsi le bienfait et le maléfice.

Thot, le père de l'écriture, a attribué à son art un pouvoir contraire à celui qu'il possède vraiment. « Cet art produira l'oubli dans les âmes de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire [*mnêmê*] : mettant en effet leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, et non du dedans, grâce à eux-mêmes, qu'ils feront acte de remémoration [*hypomnêsis*] » (*Phèdre*, 275a-b), objecte Thamos, le roi de Thèbes, porte-parole de Platon. Deux mémoires sont ainsi diamétralement opposées : la bonne (*mnêmê*), qui excelle dans l'acte de se ressouvenir et, bien dirigée, retrouve peu à peu ce qui se tient au cœur de l'intériorité, dans l'âme ; la mauvaise (*hypomnêsis*, littéralement, « sous-mémoire »), qui favorise l'oubli et l'extériorité. Elle détourne de l'essentiel, qui se trouve enfoui en soi.

L'écriture favorise par trop la mauvaise mémoire, l'inférieure, celle du savoir cumulatif, extrinsèque au sujet. Elle détourne de la réminiscence (*anamnêsis*), fondement du vrai savoir, intérieur au sujet, condensé dans la célèbre formule platonicienne du *Ménon* et du *Phédon* : « Apprendre, c'est se ressouvenir. » La vraie mémoire n'a que faire de recourir aux traces écrites. La *mnêmê* se moque de l'*hypomnêsis*, comme la parole vivante des traces fixées par l'écrit.

En un mot, l'écriture ne développe pas la science mais en éloigne le plus souvent car elle donne l'illusion de savoir. Elle masque l'ignorance et accroît l'orgueil, la prétention et l'arrogance qui en émanent. La critique platonicienne de l'écriture est indissociable d'une critique morale. Elle met en garde contre un art (*tekhnê*) analogue à celui du peintre : « Les êtres qu'engendre la peinture se tiennent debout comme

s'ils étaient vivants ; mais qu'on les interroge, ils restent figés dans une pose solennelle et gardent le silence » (*Phèdre*, 275d). Il en va de même pour le discours écrit. « Quand une fois pour toutes, il a été écrit, chaque discours va rouler de droite à gauche et passe indifféremment auprès de ceux qui s'y connaissent, comme auprès de ceux dont ce n'est pas l'affaire » (*Phèdre*, 275e). L'écrit reste, en effet, le même, s'adresse à n'importe qui, à celui qui est habilité à le comprendre comme à celui qui ne l'est pas. S'il est attaqué, controversé, il ne dispose pas d'une force propre pour se défendre. Il s'étaie dans la passivité de la chose inerte. Il est voué à la réification.

Aucun véritable contrôle n'est possible de l'écrit, à la différence de la parole vivante. Socrate a fait choix de ne pas fixer son message oral, pour toutes les raisons indiquées par Platon. Le disciple transgresse pourtant, à sa manière, la proscription du maître, mais il n'est jamais dupe de l'ambiguïté constitutive du *pharmakon*. Il met constamment en garde contre lui, tentant de créer une écriture qui ait la grâce et les vertus de la parole vivante socratique. Tel est, en effet, l'un des paris platoniciens : inventer une écriture qui serve la vie de l'esprit, concoure à son développement, non à son altération, son essoufflement ou encore son extinction.

Par un paradoxe digne d'être souligné, Nietzsche qui, pourtant, a beaucoup de comptes à régler avec Platon, reconnaît qu'il a inventé un type d'écriture exceptionnel, avoisinant la forme romanesque, ce qui est rare en philosophie. Le lyrisme platonicien, son fréquent recours au mythe et à l'imaginaire qu'il véhicule et alimente attestent un souci de beauté, en rien étranger à celui de vérité. « Platon a réellement

donné à la postérité le modèle d'un nouveau genre littéraire, le *roman*.<sup>2</sup> » L'hommage décerné par Nietzsche à Platon et à son style est un des plus justes qui se puissent trouver. Le poète Nietzsche a su repérer la singularité esthétique de la langue platonicienne, unique entre toutes. Il existe, en philosophie, une écriture qui détient les vertus inouïes de la parole vivante : celle de Platon. Elle a su rendre les sortilèges de la parole socratique, sensibiliser à ses prodiges, lui conserver une vitalité que le temps n'a pas altérée.

Jésus n'a pas cru bon, lui non plus, de laisser une trace écrite de son message. Saint Paul donne de la décision prise par Jésus une explication qui transfigure ce qui pourrait être perçu comme déficience ou manque dommageable. La doctrine du Christ se devait d'être écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair des chrétiens, sur leurs cœurs (II Co, III, 3). L'excellence, au-delà de toute excellence humaine, ne pouvait choisir un mode banal de transmission. Par ailleurs, sa parole doit durer pour toujours. « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas », affirme Jésus (Lc, XXI, 33). La fixation par l'écrit risquerait de les enclaver en un temps et en un espace par trop limités et circonstanciés.

La doctrine spirituelle de Jésus ne pouvait à l'évidence prendre la forme matérielle et commune du signe graphique. Elle la transcendait, en valeur et en nature, par avance, de toute éternité. Ainsi le Christ a-t-il délégué ce pouvoir aux apôtres qui, dans leur langue et sensibilité propres, livrent tout ou partie d'un mode singulier d'existence, de comportement, et permettent l'accès à la toute nouvelle religion, héritière du

judaïsme et pourtant jugée par lui infidèle à son esprit comme à sa lettre, voire parjure ou blasphématoire.

Socrate n'écrit pas, Jésus non plus. Ceux qui se réclament d'eux vont s'évertuer à retranscrire le plus fidèlement possible ce qu'ils ont compris ou aperçu de la vérité proférée par une parole délibérément vivante et, par essence, irrépétable.

D'emblée, le message des apôtres est inséparable de leur interprétation comme témoins oculaires et auriculaires. Ils ont vu et entendu et doivent léguer à d'autres le fruit de leur proximité avec le maître de Galilée. D'emblée, la vérité initiale, à caractère universel, risque d'être morcelée ou appréhendée selon le prisme singulier des disciples. Même si Augustin, dans les *Confessions* (VII, XX, 26), aime à évoquer les Écritures du Christ comme constituant un seul corps, transmises par son Esprit à ses apôtres, selon le mode le plus consensuel, il est difficile de ne pas constater leur différence stylistique.

Mais Augustin, le philosophe converti, veut signifier par là l'abîme existant entre les textes profanes de la philosophie – marqués du sceau de la dissemblance, voire de la contradiction – qu'il a d'abord consultés, et les textes sacrés – unifiés par la vérité révélée qu'ils contiennent. Il a découvert ces derniers plus tardivement. Ils furent pour lui la source d'un bouleversement spirituel, qui l'amena à épouser la religion chrétienne. La méditation des « Écritures du Christ » (*ipsissima verba Christi*) – et notamment les Épîtres pauliniennes – fut, en effet, la cause principale de la conversion augustinienne. « Je vis apparaître sous un seul visage les paroles saintes, et j'appris à exulter en tremblant » (*Confessions*, VII, XXI, 27). Il voit l'unité,

la consonance des « Écritures du Christ », non la multiplicité, la dissonance qui le gênaient et le troublaient dans les textes profanes.

Cette perception aiguë de l'unité du message christique transmise correctement par les apôtres amènera Augustin à écrire un traité sur *L'Accord des évangélistes* (*De Consensu Evangelistarum*), pour convaincre précisément ceux qui sont enclins à critiquer la vérité de l'Évangile, sous prétexte qu'il n'aurait pas été écrit par Jésus lui-même (*Les Révisions*, II, XVI [XLIII]). Le dessein apologétique du philosophe chrétien des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles vise à mettre l'accent sur la vérité unique, unitaire et unifiante des écrits néotestamentaires.

Thomas d'Aquin le rejoindra sur ce point, huit siècles plus tard, dans la *Somme théologique* (Tertia pars, Q. 42, art. 4). À la question « Le Christ devait-il enseigner seulement par la parole, ou aussi par l'écrit ? » Thomas d'Aquin répond en insistant sur le caractère essentiellement vivant de la Révélation et de sa transmission, mis en lumière par la décision de Jésus de ne pas consigner son message. Écrire aurait été pour lui fixer, figer, enfermer une vérité qui doit au travers des siècles se transmettre par la médiation apostolique d'abord, ecclésiale ensuite. Longue chaîne d'une transmission que rien ne doit interrompre ou immobiliser et surtout pas le geste inaugural de son fondateur. L'enseignement du Christ, pour rester parole de vie, ne devait pas être écrit par lui. « Ceux qui n'ont pas voulu croire les écrits des apôtres sur le Christ n'auraient pas cru davantage au Christ écrivain, car ils pensaient que ses miracles étaient accomplis par des procédés magiques. » Telle est la réponse dernière du docteur médiéval à la question posée. Jésus, comme

Pythagore ou Socrate, sur le terrain profane, a opté en toute connaissance de cause pour la parole vivante.

Platon, à sa manière, avait aussi compris qu'on ne peut ni ne doit museler une parole vivante en la consignait. Il rejoignait ainsi son maître Socrate, tout en s'accordant une liberté que celui-ci ne s'était pas accordée : tenter de trouver un mode d'écriture inédit et adapté à une vérité supérieure. Le silence écrit de Socrate comme celui de Jésus sont sans doute des silences plus novateurs, plus féconds, plus vivants, et au fond plus parlants, que toutes les inscriptions figées sur les tables de pierre, de cire, ou les rouleaux de papyrus. Vivants, ils suscitent l'interrogation et l'étonnement. Ils vivifient la réflexion et surtout l'ouvrent à une temporalité sans bornes, époques ou séquences : l'éternité. Hier, comme aujourd'hui et demain, Socrate et Jésus délivrent un message par définition intempestif, « hors saison ». Qui peut se vanter de l'avoir, en son entier et même en ses fragments, saisi en vérité ? Et qui le pourra jamais ?

## **Le paradoxe des témoignages**

Aristophane, le poète critique de la démocratie athénienne, laisse à la postérité, dans *Les Nuées*, un portrait satirique du « sophiste » Socrate, âgé alors de quarante-six ans, qu'il n'hésite pas à qualifier d'athée. En outre, il en fait aussi un « philosophe de la nature », tourné vers les choses supracélestes ou infraterrestres, c'est-à-dire insatisfait de ce qui se donne à voir immédiatement, curieux de comprendre et d'expliquer l'invisible et l'intangible de la nature (*phusis*), de purifier, voire de démystifier, les idées ou représentations religieuses.

La pièce est composée et jouée – sans grand succès d'ailleurs – en 423, six ans après la mort de Périclès et pendant les années difficiles de la guerre du Péloponnèse. Elle obéit à un dessein de préservation de la cité contre le mal philosophique inséparable, selon Aristophane, du mal démocratique, représenté par les nouveaux philosophes du temps, les sophistes, non athéniens mais résidant à Athènes et offrant aux citoyens riches contre rémunérations importantes leur savoir et leur art de manier l'arme langagière. L'accès aisé à l'*agora* pour tout citoyen et la libération de la parole qui caractérise le nouveau régime politique exigent, en effet, la maîtrise du langage, instrument politique par excellence.

Le Socrate d'Aristophane ressemble autant à Anaxagore, le physicien d'Ionie en quête des principes constituant la nature ultime de l'Univers, qu'à Protagoras, héros remarqué de la dialectique sophistique, qui subira, une dizaine d'années plus tard, en 411, une condamnation pour impiété ou agnosticisme en matière religieuse. Il est un personnage à part entière chargé de la hargne du poète dirigée contre toute nouveauté, assimilée au mal radical.

De son côté, Xénophon, l'historien contemporain de Socrate, prétend en restituer l'image exhaustive, ancrée dans « les faits ». Il écrit pour cette raison une très brève *Apologie de Socrate* et, dans *Les Mémorables*, ouvrage plus conséquent, il raconte la vie quotidienne et dresse un portrait du philosophe, le plus fidèle, selon ses dires, à la réalité vraie de l'histoire. Il le présente comme un maître de vertu aux plans moral, religieux, intellectuel. Si pieux qu'il ne faisait rien sans l'assentiment des dieux, si juste qu'il ne causait le moindre

tort à personne, rendait les plus grands services à ceux qui le fréquentaient, si tempérant qu'il optait toujours pour l'honnête, « si intelligent qu'il discernait infailliblement le bien du mal sans avoir besoin de conseil » (*Les Mémoires*, IV, 8, § 11).

Préoccupé en tout du meilleur, « par ses discours et par ses actes, Socrate rendait plus justes ceux qui l'approchaient » (*Ibid.*, IV, 4, § 25). Il incarnait l'homme parfaitement « bon et heureux ». Portrait moral s'il en est, contrastant singulièrement avec celui d'Aristophane, soucieux de mettre en garde jeunes et moins jeunes contre l'immoralité, l'orgueil, fils de la démesure (*hubris*), et l'« athéisme » du même Socrate.

Et Platon, le philosophe, consacre une partie de sa vie à honorer sa mémoire au point de la créer ou de la recréer parfois. N'a-t-on pas régulièrement soutenu, plus ou moins, selon les époques, la thèse de l'existence de deux Socrate, l'un « historique », l'autre fruit, partiellement ou plus largement, de l'invention et du génie platoniciens<sup>3</sup>? En bref, le Socrate historique inventerait la philosophie morale, le Socrate platonicien serait, en plus, métaphysicien, épistémologue, mathématicien, théoricien du langage, de la religion, de l'art, de la politique, etc. Les deux Socrate ont de plus sûrement à voir l'un avec l'autre ! La première partie de l'œuvre de Platon serait écrite suivant le mode socratique (*more socratico*), la seconde serait purement platonicienne, inventant Socrate pour mieux asseoir l'originalité de ses thèses. Sans entrer pour l'instant dans le débat, Xénophon donne à voir la multiplicité des facettes du fondateur de la philosophie occidentale dont tous ceux qui se consacrent à l'amour de la sagesse aujourd'hui sont héritiers.

Les trois témoins oculaires, Aristophane, Xénophon, Platon, ont transmis à la postérité trois modes de récit – poétique, historien, philosophique – sur le personnage le plus fascinant sans doute de l'histoire intellectuelle de notre culture. Qui croire ? Comment démêler l'écheveau des témoignages contrastés, voire contradictoires ?

Lorsque Jésus s'affirme Fils de Dieu, ses propos sont jugés irrévérencieux vis-à-vis du vrai et unique Dieu. Il est dit alors blasphémer. Il se défend et rétorque : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand bien même vous ne me croiriez pas, croyez en ces œuvres afin de reconnaître une bonne fois que le Père est en moi et moi dans le Père » (Jn, X, 36). Sa demande n'est pas entendue. On cherche à le lapider.

Du vivant de Jésus, son témoignage a heurté. Inattendu, autre que celui attendu, il inquiétait. Après sa mort, les évangélistes – tous d'origine juive, sauf Luc – permettent la conservation du souvenir et sa transmission sans lever toujours la part d'énigme ou d'ombre qui les entoure. Justin, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, définissait les Évangiles comme les Mémoires (*apomnêmonemata*) des apôtres (*Première Apologie*, LXVII, 3 ; LXVI, 3). Il les compare sans doute implicitement aux *Mémorables* de Xénophon. Les Évangiles synoptiques seraient, pour Jésus, ce que représentent, pour Socrate, *Les Mémorables* et Jean, l'auteur du quatrième Évangile, pourrait être comparé au Platon du Nazaréen. La prégnance de cette lecture peut être retrouvée encore au XIX<sup>e</sup> siècle chez certains théologiens protestants, notamment Christian Baur<sup>4</sup>, commenté largement par Kierkegaard.

Se dessinerait aussi, du côté de Jésus, la carte de l'histoire, fidèlement racontée, du maître de Galilée et la constitution d'une doctrine élaborée d'une manière plus intellectuelle, conférant une vie nouvelle à des concepts doctrinaux, par exemple celui du Verbe divin (*Logos*). Mais, par-delà leur singularité individuelle, tous les disciples de Jésus obéissent à un dessein de vérité et d'authenticité. Ils livrent des témoignages et des informations, les interprètent au besoin dans un souci de plus large communication et d'apologétique. Ils obéissent à ce que Jésus attendait d'eux. Ils exécutent sa volonté. « Vous aussi vous témoignerez, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement » (Jn, XV, 27). Jésus ne les a pas assignés à une répétition monocorde de son message. Tout comme la personnalité des apôtres était singulière, la narration évangélique manifeste des traits personnels et différentiels. La Bonne Nouvelle (*euaggelion*, « Évangile : bonne nouvelle »), une en son centre, se dit en langues plurielles.

Ainsi, la langue de saint Jean – le plus doctrinal des évangélistes, le théologien du Verbe (*Logos*) divin et auteur du quatrième Évangile – est, en effet, autre que celle des Évangiles synoptiques (*synopsis*, « action de voir ensemble, permettant d'embrasser du regard plusieurs éléments »). Les trois premiers Évangiles, appelés synoptiques, présentent, sur une trame commune, la vie, les faits, les gestes et les paroles de Jésus. Récits d'information, ils transmettent aussi le message de la foi chrétienne et attestent, dans leur expression littéraire, des divergences au cœur même de leurs ressemblances.

À l'intérieur des synoptiques, Matthieu n'écrit pas comme Luc ou encore comme Marc. Matthieu, auteur du premier des quatre Évangiles, composé probablement en Syrie, au plus tard vers 80-90, s'adresse aux croyants venus du judaïsme et aux chrétiens hellénistes. Il insiste sur l'importance de l'enseignement de Jésus et peut se définir comme « l'Évangile de l'Église, par excellence, écrit dans la foi pour la foi<sup>5</sup> ». Marc, au dire de l'exégèse actuelle, serait le premier de tous les évangélistes. Il écrit à Rome avant 70 – date de la ruine du Temple de Jérusalem –, vraisemblablement après 64 – date de la persécution de Néron. Il s'adresse à des non-Juifs, leur révèle la véritable identité de Jésus, les exhorte à croire en lui. L'Évangile de Luc, écrit probablement après 70 et avant 80-90, émane d'un Grec, d'origine païenne, médecin, compagnon de voyage de l'apôtre Paul. Il parle aux chrétiens de culture hellénique. Non seulement auteur du troisième Évangile, Luc l'est aussi des Actes des Apôtres. Il insiste plus particulièrement sur le dessein salvateur de Dieu (Lc, XXII, 43-44).

Le quatrième Évangile, que nombre de philosophes ont vu comme le plus platonicien de tous, voire néo-platonicien, est écrit vers la fin du I<sup>er</sup> siècle. « Évangile spirituel », faisant une large part à l'Esprit saint, il n'exclut pas des propos d'eschatologie (*eskhata*, « choses dernières »), qui insèrent la venue de Jésus dans la totalité des temps présent, passé, à venir. Fin du monde, derniers temps, dernier jour, dernière heure, sont érigés en instruments de peur et de jugement envers ceux qui n'ont pas reconnu Jésus. « Qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j'ai fait entendre, voilà qui le jugera au dernier jour ; car

je n'ai pas parlé de moi-même, mais le Père qui m'a envoyé m'a lui-même prescrit ce que je devais dire et faire entendre » (Jn, XII, 48-49).

Jean aime à rappeler que « la Loi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse, la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ » (Jn, I, 17). Le théoricien du « Verbe qui s'est fait chair » montre que le temps du Christ occupe la totalité des temps. Non réductible au temps de l'histoire, Jésus appartient à l'éternité. Avant nous il était, après nous il sera, Lumière qui ne s'éteint pas.

Pour dire tant d'amplitude, il faut être plus qu'un disciple. Est-ce alors un hasard si le même Jean remarquait que le monde entier ne suffirait pas à consigner les livres qu'on écrirait sur le Christ ? Jésus excède toute narration, toute interprétation. Le disciple témoigne de faits véridiques mais il sait qu'il n'épuisera pas, ce faisant, la singularité christique (Jn, XXI, 24-25). Les apôtres, chacun à leur façon, savent mieux que personne qu'on n'enferme pas, par le récit, la définition, le commentaire, quelqu'un de l'envergure spirituelle de Jésus.

Les disciples de Socrate, chacun à leur manière, ne partageaient-ils pas cette conscience de mal rendre le propos visant à éclairer un maître qui ne prenait pas lui-même la peine de se dire ? Les contours des récits, comme leurs contenus, laissent nécessairement perplexes. Socrate et Jésus cultivent, à leur insu peut-être, ou volontairement, l'énigme. Les témoignages les approchent certes, mais, parfois, ils en éloignent car ils sont comme trop pleins de leurs auteurs.

## Récits socratiques et récits évangéliques

Socrate ne demande pas à ses disciples de témoigner. Son dessein n'est pas de nature religieuse mais seulement intellectuelle et morale : il faut combattre l'injustice ; et le témoignage des disciples socratiques n'aura de cesse de transmettre à la postérité l'injustice de la mesure prise à l'encontre de leur maître. Les deux sortes de récits – sur Socrate ou sur Jésus – gardent toutefois un trait commun : raconter ce qui touche à un objet de grande admiration, ne pas le laisser sombrer dans l'oubli ou l'anonymat, œuvrer à la vie de la transmission de la mémoire et des devoirs qui l'entourent.

Et, en tous ces aspects, Socrate et Jésus peuvent-ils cesser d'étonner ? Quand l'esprit croit saisir clairement et distinctement leurs traits, capter le sens de leurs messages, aussitôt ceux-ci se brouillent et s'obscurcissent, comme si, toujours, il convenait d'occuper un site à mi-chemin entre le rationnel et l'imaginaire, pour mieux résister aux dangers des excès de l'un ou de l'autre. La vérité qu'ils délivrent sur eux-mêmes ou celle qui émerge des constructions interprétatives à leur propos semble tissée, elle aussi, selon l'art savant des mixtes, oscillant entre le rêve de la transparence logique et le constat réitéré souvent de l'opacité du sens comme de l'expérience.

Qui sont vraiment Socrate et Jésus ? Quel mode de connaissance peut s'approcher le moins mal de leur être ? Quelle faculté est habilitée à les appréhender : l'intelligence, l'imagination, la volonté, le désir, le sentiment, la passion ? Ou toutes à la fois ? Sont-ils objets de « science » ou de « foi » ? Le temps de l'histoire est-il plus propice à leur investigation que celui de la fiction ?

Les deux, pensés sous un mode de complémentarité et de fécondité réciproque, élargissent les horizons et multiplient les difficultés, déroutent les esprits en quête de vérité univoque, mais enrichissent des perspectives qui s'ouvrent sans cesse au lieu de se fermer.

L'étonnement n'est certes pas exempt d'inquiétude. Il suscite même de fréquentes remises en question des certitudes. Et le discours de l'historien n'est pas non plus, tant s'en faut, exclusif de celui du poète. Il peut s'en nourrir au lieu de le refuser, l'entretenir au lieu de l'évacuer. Savoir peut – heureusement – signifier inventer, laisser parler en soi l'inspiration, celle que Socrate et Jésus ont su l'un et l'autre, dans leur sphère propre, mettre en valeur au point de l'immortaliser.

## **Le détour du masque**

L'esprit humain est ainsi fait qu'il aime à situer, codifier, ranger sous des rubriques claires les plus insignes complexités. Socrate et Jésus appartiennent-ils à certaines espèces du genre humain en quête d'idéal, de dépassement de soi et de ses limites, comme le sage, le héros et le saint ou les excèdent-ils de part en part ? Si l'on parle d'eux aujourd'hui encore et demain, qu'ont-ils voulu léguer à nos mémoires ? D'où vient leur capacité infinie à entretenir en nous la puissance du rêve, le goût du merveilleux, à attiser la quête de l'extraordinaire ?

Parce qu'ils demeurent masqués, parce qu'ils résistent à nos enfermements idéologiques, ils se dérobent et nous narguent. Ils ne sont pas ici, là où on les croit présents, clairement identifiés, mais ailleurs, là où l'investigation vient d'achopper. Ils offrent, selon

Exception philosophique et exception chrétienne ...	231
« Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem ? »	235
Unité et diversité .....	243
Le Dieu des philosophes et le Dieu de la Bible .....	247
« On ne naît pas chrétien, on le devient » .....	250
La sainteté des origines .....	254
<i>Quia ineptum ?</i> .....	260
<i>Chapitre VII : Socrate mieux que Jésus ?</i> .....	267
Le christianisme entre persécution et politisation ...	267
L'esprit du <i>Discours vrai</i> .....	269
Chrétiens et « Barbares » .....	271
Jésus, « sorcier » et « séditieux » .....	275
Jésus, fauteur de désordre .....	279
Halte à l'anthropocentrisme ! .....	282
Jésus, plagiaire de Socrate ? .....	286
Limites d'une contre-apologétique .....	287
Porphyre et la diversité évangélique .....	290
Jésus, le contraire d'un héros grec ? .....	293
L'irrationalité chrétienne .....	294
<i>Contre les Galiléens</i> .....	295
Julien et l'« apostasie » chrétienne .....	297
La « tératologie » chrétienne .....	299
La peur du nouveau ? .....	301
Socrate, maître unique et incontesté ? .....	302

<i>Conclusion : Sels de la terre</i> .....	303
<i>Postface : Passeurs de fraternité universelle</i> .....	313
L'empereur et le philosophe.....	315
Histoire et métahistoire .....	317
Regards de foi.....	319
Histoire et variations du « croire » .....	322
Deux voies vers le divin.....	327
L'universalisme aux deux visages.....	332
Envoi .....	334
<b>Bibliographie</b> .....	339
<b>Notes</b> .....	349